

# Le mythe et la légende

Autor(en): **Paschoud, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **33 (1900)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379680>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE MYTHE ET LA LÉGENDE

PAR

H. PASCHOUD<sup>1</sup>

---

Dans son traité *Des dieux et du monde*, le philosophe Salluste dit en parlant des légendes religieuses, dont l'humanité a nourri sa foi : « Cela n'est jamais arrivé et cela est éternellement vrai. » Cet aphorisme indique notre dessein à cette heure. Nous n'en discutons pas la valeur contestable dans sa forme absolue. La légende recouvre souvent, nous le verrons, un fond historique qu'on ne saurait dédaigner sans s'appauvrir, et d'autre part elle sert parfois de véhicule à des fantaisies qu'il serait puéril de retenir. Il n'en demeure pas moins que c'est sous le tissu des rêves d'une imagination débordante, peuplant le ciel et la terre d'êtres frivoles ou surhumains, qu'il faut chercher le témoignage le plus authentique des souffrances, des espérances, des croyances, des aspirations, de la foi, l'âme même des peuples à travers leurs destinées diverses. Chimères ! s'écrie le positiviste parvenu. Si vous priviez l'homme de ses chimères, que lui resterait-il, répond Fontenelle. Si vous le condamnez, dirons-nous, à ne connaître et à n'apprécier que ce qui se voit, se pèse et se mesure, se démontre scientifiquement et se vérifie mathématiquement, que lui sert-il de vivre ?

Or l'homme veut vivre ; il ne peut se passer de croire et d'espérer. Il relève la tête et cherche dans l'éther bleu d'où lui viennent des voix d'apaisement une retraite inaccessible au

<sup>1</sup> Conférence faite à Lausanne sous les auspices de la Société académique.

conflit des intérêts et au tumulte des passions, dans l'infini qu'il pressent une compensation au fini qui l'opprime, dans le ciel qui l'appelle et l'attire une revanche de la terre qui le déçoit et l'écrase.

Quand on ne peut se résoudre à ravalier l'homme au rang d'un animal intelligent, fût-il très intelligent, quand on sait en lui un cœur qui palpète et une âme qui tressaille, on se sent envahi d'une tendresse infinie pour ces œuvres spontanées de sa pensée en quête de bien, en attente du mieux, pour ces contes de fée où se réalisent ses désirs les plus chers, pour ces légendes où s'incorporent ses aspirations généreuses, pour ces mythes où s'incarnent ses pensées profondes, pour toute cette grande poésie qui prépare sur la terre, longtemps d'avance, la venue du mystérieux idéal, embellit le lieu où il doit descendre, avant d'en saluer l'apparition et d'en chanter la gloire.

C'est faute d'avoir été compris comme un des facteurs les plus importants dans le développement de la pensée et de la civilisation que le mythe et la légende sont demeurés et demeurent encore une énigme pour tant d'esprits superficiels, qui n'y voient qu'un sujet de railleries, qu'un amusement d'enfants ou un fouillis de superstitions dont n'a que faire l'histoire digne de ce nom.

Après les belles études entreprises dans notre siècle surtout, il n'est plus permis à un homme sérieux et dégagé de préjugés de jeter ainsi par dessus bord, comme un bagage encombrant, les richesses qu'un dur labeur nous a rendues. Mais pour les apprécier, pour en comprendre la beauté, il est nécessaire de nous arracher à nos conceptions modernes et de nous refaire à la mentalité d'un monde disparu et lointain déjà.

Si nous daignons y condescendre, rien de plus intéressant, de plus instructif et souvent de plus édifiant, que ces longs tâtonnements où nous voyons l'humanité s'élever graduellement des conceptions les plus naïves, des ébauches les plus grossières, des rudiments informes, des impressions confuses et fugitives, de l'ignorance enfantine, aux notions les plus hautes, aux synthèses les plus hardies, aux vues larges et à la vérité définitivement acquise, passer du culte naïf des objets naturels,

qu'on se représente comme animés et influant sur la destinée humaine, aux religions fétichistes et de là aux grandes mythologies nationales, rassemblant en un vaste ensemble les croyances primitives, pour s'élever ensuite d'un polythéisme grandiose à un monothéisme plus vrai et plus puissant.

Dans cette évolution de la pensée religieuse le mythe et la légende ont leurs places marquées ; ils en sont à certains moments l'expression naturelle, indispensable. Aucune religion comme l'histoire d'aucun peuple ne saurait s'en passer. Partie intégrante de leurs documents les plus authentiques, nous les trouvons toujours intimement liés à leurs destinées.

L'affirmation qu'il se trouve des mythes et des légendes dans les livres bibliques aussi bien que dans les Kings des Chinois, les Védas des Anciens-Aryens, les textes sacrés de l'Égypte, de l'Arabie, de la Babylonie, le Zendavesta des Perses, les monuments littéraires de la Grèce et de la Rome antiques, a paru longtemps et paraît encore à plusieurs incompatible avec la foi chrétienne. Ce qui distingue précisément à leurs yeux le judaïsme et le christianisme des religions païennes, c'est que tandis que celles-ci sont des religions mythologiques, celles-là au contraire sont des religions historiques.

Cette thèse repose sur un préjugé sans valeur scientifique et une conception erronée de la nature de la légende et du mythe.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à combattre le préjugé, qui ne veut voir dans les religions païennes que fraude, mensonge, dans les vertus et les hauts faits mêmes de leurs héros que *splendida vitia*. Dès le début, il est vrai, le christianisme se posa en antagoniste des religions antiques. Déjà le judaïsme avait, non sans bonnes raisons, proscrit comme faux-dieux tous ceux qui détournaient de Jahvéh le seul vrai Dieu, et comme abominations les cultes qui se célébraient ailleurs que dans son sanctuaire. L'Église hérita sa manière péremptoire d'expliquer la naissance et la durée des mythologies étrangères : c'était simplement l'œuvre du diable. Et si on lui objectait que, même à son point de vue, elle devait reconnaître la présence de quelques rayons divins dans l'épaisse nuit des traditions populaires, elle répondait par la bouche de ses apolo-

gistes les plus goûtés, que le diable, cet imitateur, ce singe de Dieu, les avait à dessein glissés dans l'amas des corruptions et des mensonges pour mieux séduire les hommes. Il n'y avait qu'une seule religion, la sienne. Cette prétention absolue n'était adoucie que par la grande école chrétienne d'Alexandrie, bientôt condamnée au silence par le refus absolu de l'Eglise à toute concession qui aurait pu établir un lien de coordination quelconque entre le christianisme et les religions qui l'avaient précédé ou continuaient à vivre à côté de lui.

Il faut descendre jusqu'aux temps modernes pour sortir de ce dualisme étroit. A partir du quinzième siècle, la résurrection de l'antiquité grecque et romaine, à laquelle applaudissaient les princes de l'Eglise eux-mêmes, ne permet plus d'attribuer purement et simplement au diable toute cette splendide culture, dont on étudie avec passion les monuments littéraires et les chefs-d'œuvre artistiques ; toutefois, comme on ne s'attache encore qu'à l'esthétique de l'ancienne civilisation, on ne demande guère à la mythologie gréco-romaine que des symboles gracieux, des modèles d'architecture et de statuaire élégants et des sujets de peinture galants. On ne s'imagine pas encore qu'elle puisse contenir des éléments dignes d'être vus autrement que par leur côté extérieur et superficiel.

C'est avec Lessing, le grand écrivain du siècle passé, qu'on commence à dominer de haut l'antithèse, dont avait vécu le moyen âge, entre la religion révélée et les religions filles du mensonge. Dès lors, l'abîme se comble, on fait à chaque religion sa place dans l'histoire de l'humanité et loin de nuire à la grandeur du Judaïsme et à la gloire du Christianisme, cette mise au point ne fait que mettre en évidence leur incontestable supériorité.

Mais cette supériorité même, alors qu'on la considère, non plus comme l'effet d'une opposition radicale, mais d'un développement progressif, ne tiendrait-elle pas à ce que précisément l'élément mythique et légendaire en est absent et que la vérité y rayonne de l'éclat pur que voilent ailleurs des fables sans valeur ?

Pour répondre à cette question il nous importe de nous

rendre compte de ce que sont dans leur réalité le mythe et la légende.

Qu'est-ce qu'un mythe, qu'est-ce qu'une légende?

Remarquons d'abord que les mots mythe et légende n'ont pas un sens absolument fixe et indépendant; ils sont souvent pris l'un pour l'autre dans le langage ordinaire; il y a en effet, nous le verrons, des mythes primitivement purs auxquels se sont associés des éléments légendaires et même historiques, et des légendes qui se sont assimilés des éléments mythiques; raison de plus pour les distinguer et définir leur nature propre.

Qu'est-ce d'abord qu'un mythe?

Le mythe est, ou bien la description d'un phénomène naturel, présenté sous la forme d'un drame divin, ou bien la dramatisation sous forme de récit d'une idée morale. Les éléments mythiques simples remontent aux premières intuitions de l'imagination. Pour l'ignorance, les phénomènes de la nature font aisément l'effet de scènes animées, et ces interprétations poétiques étaient acceptées comme autant de réalités positives par ceux qui traduisaient ainsi leurs impressions dans les formes que leur suggéraient les analogies de la vie animale ou humaine, leurs expériences, leurs milieux et leurs occupations. L'élément religieux s'y mêle quand l'esprit humain discerne dans ces phénomènes naturels ainsi dramatisés les manifestations de puissances supérieures dont il se sent dépendant.

Mais le mythe se prête à d'autres idées que celles qui lui sont fournies par la nature. Il sert aussi d'expression aux principes qui dirigent le monde moral et aux sentiments qui l'inspirent. Il est donc tantôt la forme adéquate aux religions de la nature, tantôt celle des religions supérieures, et par là-même plus récentes, où domine l'élément spirituel.

Le mythe à tous ces degrés doit son apparition à la faculté de l'esprit humain qui permet de saisir des analogies et d'associer des choses dissemblables, mais produisant des impressions assez voisines pour que l'idée de l'une éveille la pensée de l'autre. C'est l'analogie qui fournit les éléments mythiques, dont le groupement et l'association sous forme dramatisée cons-

tituent les mythes complets. L'utilisation des matériaux livrés aux mythes par l'analogie, tient au besoin qu'a l'homme d'objectiver, d'exprimer ses sentiments, ses impressions, ses convictions. Quand une idée est conçue avec force, elle tend à prendre des traits, un visage, une voix; nos oreilles croient entendre et nos yeux croient voir ce que sent notre cœur. Etant donné le sentiment religieux avec ses nuances, sa vivacité souvent intense, il devait se traduire au dehors par des manifestations spéciales, dont le mythe est une des expressions collectives et synthétiques des plus intéressantes. Par le mythe, l'homme s'assure que ce qu'il pense, ressent et croit, est en harmonie avec ce qu'il adore; dans le mythe, comme dans la prière et le culte, se fait la synthèse entre son esprit personnel et l'esprit supérieur qui le dirige.

Voilà pourquoi sa naissance est pour ainsi dire spontanée, dénuée de calcul et d'artifice, son intention originelle toujours sincère. Forme et fonds naissent en même temps par un procédé involontaire. Il apparaît, pour emprunter une image à un mythe lui-même, comme Minerve sortant de la tête de Jupiter, tout armé et accepté d'emblée comme un ensemble, un fait indissoluble. C'est nous qui, avec nos procédés modernes et dans notre besoin d'analyse, distinguons entre la forme et le fonds. Moins inventés que trouvés, les premiers mythes sont toujours simples et frappants, et si vrais, si nécessaires qu'on est disposé à les tenir pour sacrés. Tandis que dans le symbole, la fable, l'allégorie, la parabole, l'idée préalablement acquise est revêtue après coup d'une image qui l'illustre, que ni les inventeurs, ni les auditeurs ne sont dupes du procédé, dans le mythe au contraire une nécessité préside à la réunion de l'idée et du fait; les deux éléments, fait et idée, s'y confondent sans que l'auteur ou les auteurs de cette confusion en aient eux-mêmes conscience. Dans l'esprit de ceux qui les entendent comme de ceux qui les racontent, contenant et contenu sont inséparables. Le mythe est l'œuvre commune de leur naïveté crédule. Ceci explique comment se concilie la non-réalité historique du mythe avec la croyance à cette réalité. Une fiction de ce genre, a-t-on dit, exige un plan, une inven-

tion, une intention personnelle; elle ne peut donc avoir été trouvée par plusieurs à la fois, elle est une fourberie plus ou moins déguisée ou le procédé habile de quelque prêtre, de quelque sage profitant de son ascendant moral pour enseigner comme révélation divine, sous l'enveloppe du mythe, des vertus salutaires. Non, l'auteur d'un mythe y croit le premier; il n'est que l'organe par lequel tous parlent, l'interprète heureux qui a su donner la vie et la couleur à ce que tous veulent exprimer. Ainsi le mythe, et c'est notre conclusion importante sur ce point spécial, a pour fondement, non une intention individuelle, mais la conception générale et supérieure d'un peuple ou d'une communauté religieuse.

Reconnaissons toutefois qu'il n'est pas facile de fixer la limite entre la fiction individuelle, volontaire et la fiction collective, involontaire. Il arrive, avec le temps, que les mythes primitifs inspirent des individus qui les prennent pour thème de leurs poèmes, y mêlent leurs intentions calculées et préméditées, surtout quand il s'y attache un intérêt patriotique ou religieux, et leur font perdre ainsi leur simplicité première. Alors même leur composition ne comporte aucune fraude. Dans l'antiquité, spécialement dans l'antiquité juive et dans les cercles soumis à son influence, l'histoire et la fiction, la poésie et la prose, le passé et le présent, n'étaient pas séparés d'une manière tranchée comme pour nous. Un auteur en prenait à son aise dans ses productions. Toutefois, et c'est ce qui nous importe ici, les fictions individuelles ne devenaient mythes que quand elles étaient acceptées comme l'expression des croyances d'un peuple, d'une communauté, d'un parti (comme la foi personnelle se transforme en dogme à la même condition).

Une nation — ou une communauté religieuse — éprouve toujours à quelque moment donné le besoin de rajeunir et de vivifier l'esprit qui l'anime; elle se reporte alors instinctivement à son origine, qu'elle se représente comme tout entière pénétrée du sentiment intime qu'elle a de son état actuel. Mais cette origine est cachée dans le passé, ou si elle est connue elle ne répond pas à l'idéal qu'on s'en fait. Alors, à la lumière de cet idéal, la nation, ou la communauté, projette sur la paroi obs-

cure du passé une image colorée qui n'est en définitive que le reflet agrandi des pensées et des aspirations contemporaines.

Dans un cercle plus large, les mythes relatifs, non plus seulement aux origines d'une nation ou d'une communauté, mais à celles du monde, s'expliquent de la même manière. Il résulte de l'étude contemporaine des documents religieux qu'en règle générale les mythes relatifs aux premiers âges sont loin d'être les plus anciens. Les peuples enfants ne se préoccupent guère de leur passé, encore moins de celui du genre humain. C'est à l'âge de réflexion que se posent les questions auxquelles les mythes d'origine servent de réponse. Il est naturel qu'on recueille alors quelques très vieux souvenirs qui font l'effet de remonter au berceau de l'humanité. Ces souvenirs et les idées qu'on y incorpore se présentent désormais sous une forme mythique, c'est-à-dire objectivés dans un fait, un événement, un personnage. En réalité ces idées se rapportent à des expériences permanentes, ce fait à des phénomènes périodiques, cet événement à une situation générale, ce personnage à l'homme d'un temps ou de tous les temps.

C'est en effet une loi souvent constatée dans l'histoire des idées religieuses que cette condensation en un fait accompli une fois pour toutes de choses qui sans cesse se renouvellent. Logiquement la représentation dramatique qui sert d'expression à un fait ou à une idée devrait recommencer chaque fois que renaît le phénomène ou la situation morale qui lui a donné lieu ; le mythe au contraire nous représente ce phénomène ou cette situation comme s'étant produits à un moment donné de l'histoire et comme un événement qui ne reviendra plus (ainsi le mythe de la naissance de Minerve décrivant l'apparition de la lumière pure et triomphante après un orage ; le mythe biblique de la chute expliquant le passage dans toute vie humaine de l'état d'innocence, d'ignorance du bien et du mal, à celui de conscience morale, etc.).

Enfin le mythe est soumis comme toutes choses à la loi du développement. Nous l'avons vu modifié parfois par l'intervention de personnalités qui l'imprègnent d'un esprit nouveau ou l'adaptent à des situations nouvelles. Il est encore susceptible

d'extension ; il peut se greffer sur d'autres mythes, s'amalgamer et se fondre avec eux. Ses transformations tiennent de plus à ce que l'idée primitive qu'il sert à exprimer, en se déployant, en s'élargissant, le force à s'enrichir de formes et d'applications variées. La matière de ces manifestations expansives, de ces amplifications continues, il la trouve dans des éléments qui lui étaient d'abord extérieurs et étrangers et qu'il finit par s'assimiler. Sans cet aliment nouveau qu'il a pu attirer dans l'orbite de son attraction, le mythe fût resté souvent inerte et infécond. Le fait initial, l'idée directrice ont ainsi repris vie et acquis une plus haute signification par l'enrichissement de leur premier fonds.

Ainsi compris les mythes sont au nombre des trésors de l'humanité. Au-delà de l'histoire commence le domaine de ce qui n'est compréhensible que pour la foi. Le mythe nous révèle ce que la foi a saisi et ce que sans lui elle n'aurait jamais su exprimer. Son tour ingénieux et sa profondeur philosophique, qui sont les caractères fréquents des produits spontanés de l'esprit humain, lui assignaient ce rôle important. Sans y voir autre chose que ce qu'il est, sans le transformer toujours en un abîme de sagesse, il a l'avantage, par le charme qu'il tient de sa naïveté, par son absence même de sens critique, par l'attrait de son enfantine beauté, de parler directement au cœur, et au cœur de tous indistinctement, de ceux du moins qui l'abordent sans le parti-pris d'un vain préjugé. Profond à l'esprit profond, il est gracieux et intelligible à l'enfant.

Le mythe, tel que nous venons d'en esquisser la nature et le rôle, est une introduction à la légende, révélateur comme elle, avant elle et avec elle des pensées dont vit l'humanité, qui font sa force et sa gloire.

Qu'est-ce qu'une légende ?

On confond souvent le mythe et la légende. Ils se touchent de près. Etymologiquement la légende est ce qui doit être lu ; historiquement c'était le terme consacré à cette compilation de la vie des saints au moyen âge, dont la plus célèbre est la légende dorée de Jacques de Voragine. Par extension le mot légende s'applique à toute histoire traditionnelle, populaire,

merveilleuse, mais plus ou moins imaginaire, sans titre sérieux à l'acceptation des hommes cultivés. En réalité elle est tout autre chose. Tandis que le mythe est l'invention d'un fait à l'aide d'une idée, la légende, elle, est l'intuition d'une idée à l'aide d'un fait. Le mythe a pour point de départ l'idée, la légende, le fait. Mais ce fait premier, souvent très difficile à découvrir et à préciser, perd avec le temps sa signification. Il s'allie, se confond avec d'autres faits et d'autres idées ; en traversant l'espace et le temps, il va sans cesse se modifiant, se défigurant ou s'ornant, se rétrécissant ou s'élargissant comme un fleuve dont la source se perd dans des eaux nouvelles et emprunte aux affluents qu'il accueille et aux contrées qu'il traverse ses aspects, sa couleur, jusqu'aux éléments constitutifs de sa nature intime.

Quand un peuple passe des brumes qui enveloppent sa première existence à la lumière d'une histoire contrôlable, il est généralement porteur d'une légende nationale qui constitue un de ses trésors spirituels les plus précieux : ce sont des chansons, des narrations poétiques, des proverbes, qui ne sauraient prétendre à l'historicité pure, impossible à une époque si reculée, mais qui racontent à leur manière les origines, l'éveil de l'esprit national, les premières actions d'éclat de ses héros, décrivent avec leurs accents propres et leurs couleurs spéciales, la figure et les hauts faits des ancêtres.

Une couronne de fictions, involontaires comme dans le mythe, environne les Pères de la nation et les lieux illustrés par leurs exploits. On ne saurait ici non plus parler de tromperie et de mensonge. C'est instinctivement, naturellement que l'esprit de nationalité, qui prend conscience de lui-même, fait revivre les héros antiques, les recrée pour ainsi dire de son souffle puissant et leur communique une éternelle jeunesse. L'antiquité, du reste, tout entière n'a pas connu, même au temps de ses civilisations les plus achevées, notre manière de concevoir et d'écrire l'histoire. Ses écrivains les plus sûrs tenaient beaucoup moins à raconter les événements passés avec la fidélité minutieuse d'une documentation qui est notre règle, qu'à proclamer et à répandre à leur occasion les pensées et les vérités qui

leur étaient chères. Il peut être très intéressant pour un critique sévère de remonter, à travers les incertitudes et les variations de la tradition orale et des narrations écrites, au fait historique qui sert de base à une légende et de retrouver ainsi le point précis du sol où celle-ci a pris racine avant de croître et de se fixer dans des contours immuables. Mais telle qu'elle nous est parvenue, la légende se présente à nous comme un tout, comme un fait historique d'une nature spéciale et des plus importants. Les légendes en effet, on l'oublie trop, sont des documents historiques, mais des documents du temps de leurs auteurs et non de l'âge dont ils parlent. Elles racontent l'histoire, non du passé qu'elles évoquent, mais de l'époque ou des époques où elles ont été composées, sous l'influence d'hommes qui à ce moment représentaient les convictions et concentraient la faculté créatrice d'une nation. Elles deviennent ainsi l'expression légitime et naturelle de l'esprit d'un peuple, du mandat providentiel dont il a conscience, le vase sacré où plus sûrement que dans son histoire même se conserve le meilleur de ses souvenirs et de ses espérances. Dans l'histoire, chaque événement, chaque figure n'expriment jamais que d'une manière approximative et incomplète l'idéal auquel tendent les forces vives d'une nation. Dans la légende c'est l'esprit lui-même qui façonne les événements, auréole les figures, donne les couleurs et la physionomie qui conviennent à un récit qui veut être une leçon et à un personnage qui doit être un modèle, un type. C'est à ce titre que la légende veut être aimée pour elle-même et jugée par ses intentions. Si pour elle, les hommes et les choses, les chiffres et les actes, prennent des proportions surhumaines, si elle se moque de la vraisemblance, de la chronologie et des lois naturelles, c'est pour mieux faire éclater aux yeux de ceux auxquels elle s'adresse, la supériorité du groupe dont elle incarne les aspirations, et des personnages qui président à ses destinées. Les grands hommes qu'elle crée deviennent ainsi les représentants de leur race, de leurs peuples ou de leur communauté, plus authentiques, plus vrais, plus vivants, plus faits de chair et de sang que leurs chefs réels. Ceux-ci ne sont jamais que des parcelles,

des étincelles du grand foyer dont ceux-là concentrent la lumière et la chaleur. C'est ainsi dans l'âme même d'un peuple ou d'une communauté que la légende nous permet de plonger nos regards, c'est dans son cœur qu'elle nous introduit et nous y dévoile les forces cachées, les énergies latentes, dont la mise en œuvre façonne son existence historique. Un Ulysse et un Achille nous donnent d'une façon plus saisissante et plus juste le caractère distinctif des Grecs, un Siegfried celui des Germains, un Jacob et un Moïse celui des Hébreux, un Guillaume Tell celui des Suisses, que leurs grands hommes, — leurs biographies, exhumées de la poussière des archives, fussent-elles les plus documentées.

La légende comme le mythe est un joyau que conserveront jalousement ceux qui dans l'histoire ne se contentent pas d'ajouter dates à dates et batailles à batailles, mais tiennent à pénétrer jusqu'aux mobiles directeurs qui entraînent le monde dans sa marche à travers les siècles.

\* \* \*

L'affinité entre le mythe et la légende est grande comme on vient de le constater, malgré leurs origines essentiellement différentes; nous devons donc nous attendre à les voir s'allier, s'identifier même, comme deux fleuves qui, reconnaissables encore à leur point de jonction et dans les premiers pas de leur course commune, ne tardent pas à mêler leurs eaux et à les confondre. D'autre part le mythe et la légende ne se rencontrent pas toujours absolument distincts de l'histoire proprement dite. Souvent un fait précis, un discours, un acte, un événement, un phénomène naturel, une individualité, frappent à tel point ceux qui en sont les témoins, que leur imagination s'en empare, en fait le thème de conceptions mythiques et légendaires et donne à la réalité un contour, une enveloppe, une signification qu'elle n'avait pas au début.

A côté donc du mythe pur ou philosophique dans lequel la fiction sert d'enveloppe à l'idée, de la légende pure où l'idée s'incorpore dans un fait, il faut faire la part du mythe légén-

daire, dans lequel la légende est venue s'ajouter au mythe, de la légende mythique où le mythe a transformé la légende, et encore de l'histoire mythique et légendaire qui raconte un fait vrai mais additionné d'éléments mythiques ou légendaires, sans toutefois que l'élément historique perde sa prépondérance.

Quels seront enfin le ou les critères qui nous permettront de distinguer dans un récit les éléments légendaires et mythiques qui peuvent s'y rencontrer. La critique historique à laquelle incombe cette analyse en indique plusieurs, dont la valeur dépend autant de l'art avec lequel ils sont employés que de leur sûreté propre. Disons seulement que lorsqu'un récit nous ramène à une époque où il n'y avait pas de documents historiques, où les traditions populaires n'étaient pas encore ou étaient à peine fixées, lorsqu'il appartient à une famille de mythes connus, emploie la langue du symbole ou du merveilleux, nous raconte des choses invraisemblables ou contradictoires, des faits d'ordre surnaturel, nous fait assister à des scènes où il n'y a place pour aucun témoin, il est permis d'inférer qu'on se trouve en face d'un mythe ou d'une légende, à moins que des preuves péremptoires, des monuments contemporains ou très rapprochés nous attestent le contraire.

Les cas les plus difficiles sont ceux où des récits d'apparence légendaire ou mythique nous viennent d'époques historiques et du sein de sociétés où le génie mythologique ou légendaire semblait devoir être éteint. Les mythes s'arrêtent ordinairement, pour les religions de la nature spécialement, quand s'achève leur développement, quand la vitalité leur manquant elles ne sont plus qu'un mystère entre les mains des prêtres et des scribes. L'époque de formation des légendes se termine généralement au moment où la philosophie et l'histoire bifurquent et suivent chacune leur route séparée. Le mythe et la légende n'en réapparaissent pas moins dans des milieux et des conditions qui sembleraient devoir les exclure à tout jamais. Notre civilisation contemporaine nous en fournit plus d'un exemple ; c'est alors à la logique interne de l'histoire à servir de pierre de touche et à décider.

\* \* \*

Ces principes généraux établis, — et nous n'avons fait que les transcrire des maîtres de la science les plus autorisés, — appliquons-les maintenant aux livres bibliques.

Les mythes, ordinairement indissolublement unis aux légendes nationales, ont été d'abord la propriété de races qui les ont transmises aux rameaux qui se sont détachés d'elles ; ceux-ci les ont conservés en les revêtant de formes nouvelles, correspondant à leur caractère et à leur développement ; c'est ainsi que les conceptions primitives concernant l'origine du monde et de l'humanité se sont perpétuées dans les traditions de chaque peuple, sous la forme particulière à son génie religieux et moral. Les Israélites ont eu leur part du patrimoine de la grande famille de peuples à laquelle ils appartenaient. Mais ils l'ont faite valoir ; ils ont conservé aux mythes qu'ils tenaient de leurs ancêtres les contours généraux de leur forme originelle. Les traces de leur parenté avec une nationalité plus large sont évidentes. Nous trouvons chez les Perses, les Phéniciens, les Chaldéens et ailleurs, des mythes qui offrent une grande ressemblance avec les narrations bibliques. En se les appropriant, les Israélites les ont transformés et purifiés, sous le souffle inspirateur des idées vraies et permanentes dont ils étaient les porteurs. Les traditions enregistrées dans la Genèse, pour ne citer que cet exemple, portent toutes l'empreinte hébraïque ; ce sont des auteurs israélites qui racontent les origines humaines et cela à une époque où le monothéisme était devenu pour eux une vérité si incontestable qu'ils concevaient tout à ce point de vue. Alors même que plusieurs des récits mythiques des autres peuples ne leur sont parvenus qu'à une époque déjà avancée de leur développement, le fait qu'ils se les sont si facilement assimilés ne prouve que la vitalité d'un organisme qui ne craint pas l'apport de tout ce qu'il peut utiliser à son profit ; ceci explique pourquoi ces mythes ont été transformés par eux d'une manière radicale. Ils en ont élevé la signification, ils les ont recréés, ils en ont fait leurs mythes sacrés,

partie intégrante désormais de cette révélation précieuse que la première religion monothéiste a transmise à l'humanité.

Comme tous les autres peuples, les Israélites ont dû aussi conserver leurs plus anciens souvenirs, non par l'histoire mais par la légende. L'on ne comprendrait pas que seuls ils eussent été privés de ce privilège, de cette marque distinctive de toute nationalité digne de ce nom. La légende prit naissance et se développa chez eux sous l'influence d'hommes qui furent les représentants des convictions élevées de leur peuple, de son mandat providentiel, de sa foi sainte, de sa religion spirituelle. Aussi la légende d'Israël est-elle une légende sainte comme le Dieu qui l'inspire ; elle a tout le charme de celles des peuples plus civilisés de l'antiquité, et elle y joint le caractère spécial d'être toute pénétrée et toute portée par l'esprit d'une religion supérieure. Elle sert ainsi de support à des vérités plus hautes et les personnages qui lui servent de modèles, de types, se présentent à nous avec les caractères distinctifs du peuple porteur du grand message confié à ses destinées, et bien plus nets, plus vivants même, que sous les traits authentiques de ses autres enfants. Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, toutes les figures légendaires qui illustrent ses annales, sont pour nous bien plus instructives que celles de ses grands rois et de ses grands prêtres. C'est là le secret de l'attrait séculaire des narrations de l'Ancien Testament, qui perdraient leur valeur éducative si on voulait les réduire aux proportions de ce qu'elles ont de strictement historique. Un historien, fût-il un Tacite avec toute sa finesse ou un César avec toute sa précision, ne nous montrera jamais les voies de Dieu avec la même clarté que ces auteurs, inconnus la plupart, sujets comme tout mortel à l'erreur, mais plus conscients de la volonté supérieure qui dirige le monde, plus habiles à la discerner, et qui dans la vision religieuse et morale à travers laquelle ils interprètent les phénomènes et les événements, tracent la route royale où s'avance l'humanité en quête de vérité et d'idéal.

\* \* \*

Ces conclusions d'une observation impartiale dérangent les traditions officielles et les superstitions surannées. Toutefois, quand on se borne à l'appliquer à la religion d'Israël et à ses livres sacrés, les protestations vont diminuant de jour en jour. Il en est autrement quand avec la même indépendance, le même respect des choses religieuses, la même science, la même foi et la même bonne foi, la critique historique poursuit sa tâche à l'égard de la religion chrétienne et des documents qui nous racontent ses origines. Là, en face des résultats possibles, sinon certains, qui menacent ses traditions, le croyant s'arrête dérouté, effrayé même ; il faut bien le dire, sur ce terrain brûlant les questions se compliquent et se posent d'autant plus angoissantes qu'elles touchent aux bases mêmes de la piété la plus respectable, la plus sincère et la plus vivante.

Abordons-les toutefois ou plutôt contentons-nous, pendant les quelques minutes que vous voudrez bien encore nous accorder, de signaler à votre attention, en toute franchise, les problèmes délicats dont la solution n'est pas sans graves conséquences. Et si vous voulez nous suivre, faisons d'abord une rapide excursion en d'autres temps et en d'autres lieux. Loin de nous éloigner de notre but, ce détour apparent nous ramènera à son centre même.

Nous ne connaissons pas de démonstration pratique de la valeur de la méthode critique moderne, appliquée à l'histoire du passé et plus particulièrement aux questions d'histoire religieuse, plus concluante, que les résultats obtenus par M. Paul Sabatier dans sa remarquable *Vie de saint François d'Assise* et ses travaux subséquents sur le même objet. A travers les nuages dorés de la tradition, il est remonté avec une sûreté étonnante jusqu'à la réalité première que cachait jusqu'à lui une ignorance trop crédule. Grâce à cette critique historique qu'on accusait de ne savoir que joncher le sol des débris de ses démolitions, M. Sabatier a reconstitué la vie du petit pauvre de Dieu ; il nous l'a rendu corps et âme, son âme surtout, fraîche

et naïve, dont la légende, avec sa psychologie profonde pour qui sait l'y découvrir, lui avait signalé l'originalité sous l'éclat de ses vives couleurs.

Plus on remonte avec l'auteur de ce beau travail d'un document postérieur à un document plus ancien jusqu'aux dépositions des premiers témoins, plus cette légende se simplifie, devient humaine et laisse éclater l'originalité du héros qu'elle glorifie. Les récits écrits cinquante ans après la mort du saint sont pleins des plus fantastiques histoires; à les entendre, sa vie n'aurait été qu'une série de luttes et de victoires sur les diables qui venaient en chair et en os le tenter et le tourmenter. Les traits d'humaine faiblesse sont effacés dans cette apothéose continue; mais plus on revient en arrière, plus la légende s'allège. On est toujours en face d'un être exceptionnel, unique dans son milieu, mais qui l'est moins par ses miracles et sa vie extérieure que par son amour de la pauvreté, le dédain de tout ce qu'estime et vante le monde, par ses joies d'enfant, ses discours remplis de compassion à l'égard de ce qui souffre, ses renoncements sans ostentation, ses tentations intérieures et morales, ses victoires qu'il ne doit qu'à la ferveur de sa foi et à l'humilité de ses prières. On le prenait naguère encore pour un rêve échappé du cerveau de quelque moine ivre de mysticisme; on a devant soi maintenant une personnalité physique et morale bien accusée, bien vivante, avec ses traits distinctifs, sa psychologie, son inspiration et son génie propre. Ses paroles ont un style particulier, sa voix son timbre à elle, qui est bien celle d'une âme d'enfant avec tout le charme de l'enfance, la naïveté, la douceur, l'infinie pitié, les élans généreux, comme aussi avec ses raisonnements puérils, ses espérances illusives, ses gâités folles et ses amusettes futiles.

La résurrection de cette âme de saint est une des conquêtes les plus heureuses de l'érudition critique, qui du même coup a projeté une clarté nouvelle sur tout un siècle qui en bénéficie; elle confirme les observations qui précèdent, — et c'est ce qui nous importe à ce moment, — à savoir, que les formations et les développements des traditions populaires obéissent à des lois presque aussi visibles et aussi certaines que celles qui

président à la végétation des plantes. Pas plus que ces dernières, elles ne naissent de rien ; il faut une graine dont la fécondité, la puissance vitale détermine les proportions que la légende elle-même prendra. Les grandes créations morales, dit M. Auguste Sabatier auquel nous empruntons ces réflexions, ne proviennent jamais d'un premier mensonge, d'une pure illusion ; les héros de cet ordre créent leur propre légende par la vertu de leur esprit et cette légende, même dans ses traits les plus merveilleux et les moins positifs, reproduit les traits caractéristiques de leur physionomie réelle et reste malgré tout un portrait authentique et ressemblant. Celui qui pense que la présence du merveilleux dans une biographie suffit pour lui enlever toute valeur historique, serait bien loin de la vérité. Ce n'est pas la légende qui a créé la figure du pauvre du bon Dieu, mais la figure même de ce *poverello* qui a donné à sa légende la physionomie que nous lui connaissons. La beauté du portrait vient de l'original même, non des humbles disciples qui ne croyaient pouvoir le tracer avec fidélité qu'en y versant toutes les couleurs de leur imagination.

Du treizième siècle revenons au premier. Les conditions ne sont pas les mêmes sans doute. Nous ne sommes pas, comme en plein moyen âge, dans une atmosphère toute peuplée des fantaisies d'une imagination délirante, toute remplie du bruit de la mêlée des anges et des diables qui se disputent l'empire de la terre. Il est incontestable toutefois que le Judaïsme au premier siècle traversait un de ces moments où l'on voit le surnaturel le plus extraordinaire passer pour plus naturel et plus authentique que les faits les plus ordinaires, où, dans l'ignorance des lois les plus élémentaires de la nature, les miracles, les procédés des sorciers, des exorcistes, l'influence des esprits, l'efficacité des amulettes, la valeur des nombres, les apparitions en songe, les visions fantastiques, les spéculations insensées, la crédulité la plus naïve, tenaient lieu d'explications scientifiques. On sait comment Simon le Magicien, déjà célèbre au temps de Jésus, sut exploiter une situation si propice à son art. L'Israélite de cette époque bizarre et tourmentée, dit M. Stapfer, vivait dans un monde imaginaire qu'il peuplait

lui-même selon sa fantaisie. Il croyait sans peine aux folies les plus ridicules, il était persuadé d'avance de leur réalité; au besoin il les inventait de la meilleure foi du monde. Ajoutons à cela la prédilection, dans les siècles qui ont précédé le christianisme, pour les peintures des grandes scènes de la nature et le goût, si extraordinaire encore au temps du Christ, pour ces descriptions où l'avènement de l'ère messianique est annoncée comme devant se produire au sein des éléments déchaînés, de la chute des astres et de l'embrasement de la terre. La littérature était en cela en rapport étroit avec un état d'âme général; quelques-uns des ouvrages composés au premier siècle, certaines pages de l'apocalypse de Jean et plusieurs traits de nos Evangiles nous donnent une juste idée de ces peintures forcées où se complaisait alors l'imagination. Non certes que tout fût là, mais si nous faisons entendre cette note exclusive, c'est pour montrer combien cette époque se prêtait aussi à l'éclosion d'une poésie qui n'était pas sans beauté et à la création de légendes dont la nature même nous révèle les dispositions de ceux au milieu desquels elles se formèrent.

La première communauté chrétienne dut respirer l'air ambiant. Une association, un parti, un mouvement, si indépendants qu'ils puissent paraître, n'en tiennent pas moins par leurs racines les plus profondes à leur temps et à leur milieu.

La personne du Christ, sa réalité historique, son œuvre puissante, sa vie merveilleuse, ne font de doute pour personne, pensons-nous. Nous n'insistons pas sur l'impression profonde qu'il dut produire sur ses contemporains, impression telle que le monde n'en connut jamais de pareille. D'autres ont été rois avant et après lui, rois de la force, rois de l'habileté, rois de l'or, rois de la parole, rois du pouvoir, rois de la science, rois des arts. Il fut, lui, et il est demeuré le roi incontestable et incontesté de la conscience, par là même le roi des âmes qui ne sauraient s'élever plus haut que sur les sommets de la vie morale.

Où trouver un langage suffisant pour saluer ce roi nouveau, roi de justice et de vérité qui doit vaincre le monde, auquel appartiennent l'empire et la gloire à jamais? Ses disciples le

savent. Leurs témoignages disent ce qu'ils pensaient, ce qu'ils croyaient, ce qu'ils adoraient, et avec eux leur génération toute pénétrée de l'émotion pieuse et de la puissance créatrice qu'elle venait de subir. Ils l'ont proclamé avec la conviction, la voix sincère, l'accent communicatif, la reconnaissance et la joie d'hommes qui annoncent à leurs frères une bonne nouvelle. Mais pour être compris d'eux, ils devaient employer une langue qu'ils connussent, des images qui leur fussent familières, la méthode, la science, l'art, la philosophie de leur temps, se servir des idées accréditées et transmises par la tradition sur le Messie attendu, parler et écrire, en un mot, comme ils pensaient eux-mêmes, à la lumière du jour qui les éclairait.

Les trésors qu'ils avaient reçus, ils les ont distribués, la plupart, dans l'état même où ils leur ont été remis par l'être exceptionnel qui les avait marqués si fortement de son empreinte personnelle. Ils nous en ont livré d'autres façonnés par leurs efforts, ou le travail inconscient de ceux qui leur en fournissaient les fragments.

Si nous voulons retrouver ces richesses telles que la première main les a découvertes dans les profondeurs mystérieuses de la pensée divine, il faut les lui demander à elle-même. Pour cela il faut savoir la reconnaître, quand elle ne se livre pas dans sa simplicité première, au travers des brumes ou de l'irradiation dont l'ont entourée ceux qui, après en avoir senti la forte et douce étreinte, n'ont cru mieux faire pour la bénir que de l'adorer.

Dans notre mentalité moderne, nous avons peine à comprendre le grand poème qui prélude à la venue du Christ dans ce monde et l'y accompagne jusqu'à son départ, peine à entendre les hymnes saints qui d'avance dans le ciel et sur la terre célèbrent sa gloire, peine à voir les anges qui le servent, à suivre les mages qui de loin viennent dans un pressentiment mystérieux lui rendre un hommage divin; nous restons surpris devant les nuées qui s'entr'ouvrent pour laisser descendre sur sa tête la colombe messagère céleste; nous nous refusons à l'accompagner sur les eaux qui le portent et sur les sommets où il va s'entretenir avec les grands morts; quand nous nous

penchons sur son tombeau vide et qu'on nous le montre dans l'ascension qui, de la terre où il meurt sur une croix, le conduit au trône de Dieu, à sa droite pour l'éternité, nous demeurons interdits et sur le point de nous détourner.

Et pourtant nos regards reviennent sans se lasser à ces scènes grandioses ; notre cœur s'y attache, notre foi s'y cramponne et dans un secret instinct nos âmes frémissent à la perspective de les voir disparaître à toujours. Nous les contemplons traversant les siècles, portées sur les ailes des mélodies sacrées que d'âge en âge redit un peuple à genoux. Nous les écoutons dans les accents tantôt plaintifs, tantôt joyeux qu'elles donnent à ces prières que répètent dans le ravissement les saintes assemblées. Nous les admirons dans l'art merveilleux qui les reproduit, marquant de leur empreinte les chefs-d'œuvre du génie, inspirant les grands maîtres et les grands labeurs et, mieux encore, apportant la paix aux malheureux, la force aux faibles, l'espérance aux déshérités.

Et tout cela ne serait rien, un mirage, un rêve, la légende dorée qui berce de ses illusions l'homme encore assez naïf pour y ajouter foi ? Non, cette légende est une réalité, la plus vivante des réalités. Celui qui l'a inspirée l'a vécue, il l'a incarnée d'avance. La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité. Et ne dites pas que c'est là la formule vieillie de quelque théologien dépassé ou la sentence onctueuse de quelque visionnaire attardé. C'est le résultat de cette critique historique qui fait si peur. Une de ses gloires les plus pures sera de nous avoir fait mieux entendre et mieux comprendre, mieux voir et mieux suivre, mieux aimer et mieux revivre, au travers même de la grande légende qui l'a porté jusqu'à nous, le Christ historique, l'humble charpentier de Nazareth, devenu le *grand Révéléateur* de la volonté divine, le *Prophète* puissant en parole, plus puissant encore en action, le *Maître* doux au pécheur qui se repent et sévère au méchant qui persévère dans sa voie, le *Serviteur* venu pour servir et non pour être servi, le *bon Berger* qui donne sa vie pour ses brebis, l'*Homme de douleur* qui fait siennes toutes les douleurs, le *Sauveur* débonnaire qui descend jusqu'au plus pro-

fond de l'abîme pour chercher son frère tombé et gravit les plus hauts sommets pour le rendre à la lumière, le *Sacrificateur* qui s'immole lui-même, le *Roi* dont la couronne d'épines pèse plus lourd dans la balance de la justice que tous les diadèmes des grands de la terre, le *Juste* non dans l'orgueil de la propre justice mais dans l'humilité de la foi, le *Saint* non de droit divin mais de haute lutte, le *Fils de l'homme*, l'homme vrai, le *Fils de Dieu*, l'Idéal incarné.

C'est ainsi que dans l'éloignement où nous sommes de lui, le Christ nous apparaît encore dans toute la radieuse clarté de sa réalité tangible. Toute conscience droite pour le reconnaître n'a qu'à se placer dans sa lumière. Il faut sans doute pour y arriver se pencher avec patience sur des textes dont l'obscurité ne se dissipe pas toujours à première vue ; mais quand on veut voir l'ensemble d'un tableau il faut savoir aussi se retirer à la distance voulue et se mettre dans un jour favorable. De trop près la perspective échappe et les couleurs se dégradent. C'est ce qui arrive à tant d'inhabiles et même de savants interprètes qui pour l'oublier ont tant de peine parfois à voir dans toute son unité harmonieuse, en même temps que dans la richesse de ses nuances, le Christ vrai, le Christ de la réalité, le même hier, aujourd'hui, éternellement.

Mais ici on nous arrête. Si, nous dit Guyau, ce jeune philosophe enlevé trop tôt à la science, dans son *Irréligion de l'avenir*, si la réalité est ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, nous n'avons pas besoin de la légende, même interprétée, pour la reconnaître ; le monde réel, il entend par là le monde moral comme le monde physique, devra suffire pleinement à notre pensée ; nous aimons mieux voir la vérité toute pure qu'habillée de vêtements multicolores ; « la vêtir, dit-il, c'est la dégrader. » Sans doute si de toute l'évolution religieuse, que suit avec plus de perspicacité que d'intuition profonde le brillant écrivain, il ne restait debout qu'une morale plus ou moins acceptable, si l'absorption de la religion dans la morale c'est la dissolution de toute religion positive et déterminée ; oui, si la religion n'est qu'une idée, une de ces « idée-force » qu'il suffit de concevoir pour être entraîné par elle. S'il faut redire avec le vieil

Héraclite que la foi est une maladie sacrée, *ἱερα νόσος* et ajouter avec Guyau qu'on en guérit, nous comprenons qu'on jette comme des oripeaux ridicules les défroques d'un autre âge. Mais si la religion est plus qu'une idée, si elle est une vie, si le christianisme, puisqu'il s'agit de lui, n'est pas affaire d'intelligence seulement, mais réclame sa place au foyer même de l'âme humaine pour rayonner de là, à travers toutes les facultés mises à son service, jusqu'aux recoins les plus obscurs de la vie individuelle et sociale, nous ne nous étonnerons point de le voir emprunter à cette vie elle-même les formes et les conceptions des âges qu'il traverse et particulièrement celles des temps qui l'ont vu naître. Prenons garde en déchirant cette enveloppe précieuse et nécessaire, de jeter, comme le dit un proverbe allemand, l'enfant avec le bain, d'abandonner le Christ qui demeure avec le Christ qui passe. A nous, armés comme nous le sommes, de saisir la vérité sous ses expressions multiples, de reconnaître la vie sous ses apparences changeantes, de saisir la réalité sous le scintillement de son rayonnement, d'aller du corps à l'âme, du Christ de la légende au Christ de l'histoire.

Sous l'auréole où disparaissaient les traits du poverello de l'Ombrie, la critique historique a découvert une âme d'enfant, candide, mais ignorante du grand drame qu'est la vie. Sous l'image du Christ transfiguré par la piété de ses disciples, elle a reconnu une âme d'homme toute vibrante des destinées tragiques du monde. La critique historique a fait mieux encore : dans cette âme d'homme elle nous montre l'âme de l'homme prenant pleine conscience de son origine divine et s'épanouissant dans son éternelle beauté.

\* \* \*

Un mot et j'ai fini; un petit apologue qui sera mon épilogue. Un père raconte un jour à ses enfants que la dépêche qu'il a envoyée la veille à un ami en Amérique est parvenue à celui-ci une heure avant qu'elle eût été expédiée d'Europe. Un bambin à peine écolier trouve la chose curieuse; puisque c'est papa qui le dit, il accepte. Un étudiant, qui n'a pas besoin d'être grand

clerc, a compris de suite. Mais un collégien, fort en thème, de s'exclamer aussitôt sur l'absurdité de son père et la sottise de son petit frère.

Que d'esprits forts qui en religion comme ailleurs n'ont pas dépassé le stade du collégien ! Dans la vanité de leur demi-savoir, ils ne veulent croire que ce qu'ils savent. L'enfant, lui, dans la naïveté de sa confiance, est dans la voie sûre du guide qui ne saurait le tromper. L'homme fait, dans l'humilité d'une science digne de ce nom, voit la certitude de sa foi grandir avec la liberté de sa pensée.

Soyons hommes ou soyons enfants si nous voulons être dans la vérité. Aussi à Noël qui s'approche, autour du sapin vert tout étincelant de lumière, symbole d'espérance et d'amour, j'unirai ma voix à celle des enfants et je chanterai avec eux le cantique des anges.

---